L'autrice contemporaine Magali Mougel déjoue les violences intrafamiliales dans *C'est la fête*

Road movie sans tabou

« ELISABETH HAAS

Nuithonie » Pas sûr que le titre soit sincère… *C'est la fête*, insiste tout de même Magali Mougel, dramaturge française qui rencontre un écho très fort sur les scènes internationales pour son acuité sur le monde d'aujourd'hui et pour son écriture au cordeau. Les Fribourgeois Nicolas Müller et Patric Reves avaient mis en scène sa pièce *Erwin Motor, dévotion* il y a quelques années, déjà à Nuithonie. Voici cette nouvelle production mise en scène par Thibaut Wenger au nom de la compagnie française Premiers actes, complice de celle de la comédienne fribourgeoise Joséphine de Weck, Opus 89.

Le metteur en scène et la comédienne se sont rencontrés lors de leur formation à l'INSAS de Bruxelles. Ils ont collaboré sur une précédente pièce à succès, qui a aussi été jouée à Nuithonie, *Un ennemi du peuple* de Henrik Ibsen. Leurs deux compagnies portent *C'est la fête* sur plusieurs scènes entre l'Alsace, Bruxelles et Fribourg. «C'est intéressant de poursuivre ce travail sur plusieurs années. On va plus loin, on se comprend plus vite», apprécie Joséphine de Weck.

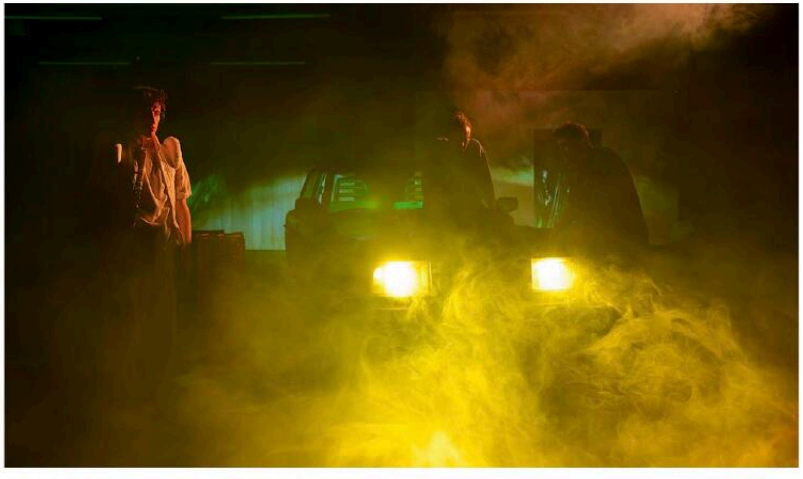
Cinématographique

Ce qui frappe d'emblée, ce sont les lumières lynchiennes sur les images: le plateau laisse apercevoir un décor cinématographique, planté d'une voiture. Thibaut Wenger sourit: «Mes spectacles ne tiennent pas dans une petite remorque. J'ai besoin d'appuis concrets. Oui, il y a quelque chose de cinématographique dans la matrice de la pièce. C'est une sorte de plan séquence d'un trajet en voiture jusqu'à la fête. C'est impossible de faire un plan séquence au théâtre.»

En revanche, sur scène, il est possible de convoquer l'imaginaire de la route. «L'enjeu au théâtre, c'est de raconter ce trajet. Je me suis battu pour qu'il y ait cette bagnole. Je trouve drôle que ce soit une vieille casserole», commente le metteur en scène. Une Volvo 240 pour être précis, un modèle familial emblématique, qui devient ici «un outil d'émancipation». Mais sa référence cinématographique à lui serait plutôt Bergman…

Thibaut Wenger a d'autant plus cherché à créer un spectacle visuellement fort que «le texte est fragmentaire»: «J'ai beaucoup travaillé sur l'aspect technique. La structure mentale passe beaucoup par la création technique, pas seulement sur le jeu d'acteur», précise-t-il.

En amont, le metteur en scène a mené, durant une saison, un atelier d'écriture et de jeu en France aux côtés de Magali Mougel. Il rêvait alors d'un *Roi Lear* shakespearien, compromis par les coupes budgétaires qui touchent durement le milieu culturel dans l'Hexagone. De son côté Magali Mougel «avait récolté du matériel sur la question de la dette», liée au patrimoine bien sûr, mais aussi aux relations des enfants à leurs parents, voire sur le plan théologique. «La scène inaugurale du *Roi Lear* se joue autour de cette question», raconte Thibaut Wenger: «Nous avons décidé de croiser nos deux recherches.»







Le metteur en scène Thibaut Wenger éclaire le passé dans les phares d'une Volvo familiale… Mélanie Wenger

La dette, dans *C'est la fête*, tient plus concrètement aux violences intrafamiliales. «Il y a des moteurs de jeu, des enjeux relationnels qui viennent de *Lear*. L'hybris du grand-père, la trajectoire de rédemption du fils, je les ai compris en lisant *Lear*.»

Les personnages principaux sont Elie, la maman, et son fils Denys. Comme dans *Le Roi Lear*, Elie-Cordélia a deux sœurs. L'invitation à une fête de famille organisée autour du grand-père, ancien boucher et désormais malade, «réveille le passé traumatique» d'Elie, qui plie sous le poids des non-dits et du tabou. «Mère célibataire, elle lutte pour protéger Denys de cet héritage toxique», selon le résumé de la pièce. Une marâtre, «belle-mère de conte» à la Cendrillon, intervient également.

Détruire

L'intrigue soulève une question fondamentale, pose Joséphine de Weck: «Est-ce que la troisième génération – le petit-fils d'un grand-père probablement incestueux – a hérité de sa violence?» La pièce ne donne pas de réponse, elle invite à réfléchir à la violence en termes de dette qui se perpétue d'une génération à l'autre. Mais contrairement aux tragédies de Shakespeare, où le dénouement a lieu par la mort des protagonistes, «il y a un potentiel de sortie», veut croire la comédienne.

«Je me suis battu pour qu'il y ait cette bagnole»

Thibaut Wenger

L'écriture met en jeu des personnages complexes et contradictoires, dans une narration et des temporalités qui ne sont pas linéaires. Elle fait, à partir du présent de la représentation, des allers-retours vers le passé. Parmi la distribution de sept actrices et acteurs au plateau – Joséphine de Weck, Geneviève Pasquier (ancienne codirectrice du Théâtre des Osses), Nina Blanc, Lena Dia, Philippe Annoni, Thierry Hellin et Martin Villemonteix – certaines voix prennent en particulier en charge un coryphée, ou plutôt «une maïeuticienne» comme aime la décrire Thibaut Wenger.

Car «l'enjeu du spectacle, c'est la parole», analyse le metteur en scène. Le mal n'est jamais nommé, il s'exprime par la colère ou par le repli sur soi. «Plus qu'un spectacle sur la violence, c'est un spectacle qui parle du théâtre, qui se demande: en quoi la parole peut nous faire avancer, nous soigner, nous aider à passer à autre chose, à créer une nouvelle communauté?»

C'est la fête élargit ainsi le champ de vision: «Il y a quelques scènes où l'on prend la mesure que détruire son enfant, c'est détruire les possibilités de son avenir. C'est la même chose dans le cas du climat. On quitte la sphère familiale pour évoquer une destruction plus globale.» »

> Me 19 h Villars-sur-Glâne
Nuithonie. Aussi les 5 et 6 novembre à 20 h.